

# Georgia

*Mon tendre Jameson,  
Ceci n'est pas notre fin. Mon cœur restera toujours  
auprès de toi, où que nous soyons. Le temps et la  
distance ne sont que des désagréments pour un amour  
comme le nôtre. Qu'il s'agisse de jours, de mois ou  
même d'années. Je t'attendrai. Nous t'attendrons.  
Tu me trouveras là où le ruisseau contourne le bosquet  
de trembles oscillant sous le vent, comme nous l'avons  
rêvé tous les deux, patientant avec le fruit de notre  
amour. Cela me tue de te quitter, mais je le ferai pour  
toi. Je nous garderai en sécurité. Je t'attendrai chaque  
seconde, chaque heure, chaque jour du reste de ma vie,  
et si cela ne suffit pas, alors l'éternité, car je t'aimerai  
à tout jamais, Jameson.  
Reviens-moi, mon amour.  
Scarlett*

**G**eorgia Ellsworth. Je frottai ma carte de crédit du  
bout du pouce, regrettant de ne pas pouvoir effacer  
les lettres par ce simple geste. Six années de mariage, et la  
seule chose avec laquelle je repartais, c'était un nom qui  
n'était même pas le mien.

Et dans quelques minutes, il ne m'appartiendrait plus.

— Numéro quatre-vingt-dix-huit ? appela Juliet Sinclair de derrière la fenêtre en plexiglas de son box, comme si je n'étais pas la seule à attendre qu'on me refasse mon permis, et comme si je n'étais pas là à poireauter depuis une heure.

J'avais atterri à Denver le matin même, roulé jusqu'à Poplar Grove tout l'après-midi, et je n'étais pas encore rentrée chez moi – voilà à quel point j'étais pressée d'effacer de ma vie les dernières traces de Damian.

Avec un peu de chance, perdre son nom rendrait le fait de le perdre lui et six années de ma vie un peu moins douloureux.

— Ici, lança-t-elle.

Je rangeai ma carte de crédit et gagnai sa fenêtre.

— Où est ton numéro ? demanda-t-elle la main tendue, avec un sourire satisfait qui n'avait pas vraiment changé depuis le lycée.

— Je suis toute seule, ici, Juliet.

L'épuisement faisait vriller chaque nerf de mon corps. Si je pouvais me débarrasser de cette corvée au plus vite, histoire d'aller me rouler en boule dans le gros fauteuil du bureau de Grand-mère et ignorer le monde pour le restant de ma vie...

— Les règles veulent que...

— Oh, je t'en prie, Juliet, intervint Sophie d'un air blasé tout en entrant dans le box. J'ai les papiers de Georgia, de toute façon. Va prendre une pause ou je ne sais quoi.

— Très bien. (Juliet s'écarta du comptoir, laissant sa place à Sophie, qui avait été diplômée l'année avant nous.) Contentée de t'avoir revue, Georgia, ajouta-t-elle avec un sourire beaucoup trop mielleux.

— Moi aussi.

Puis je lui adressai le sourire forcé que j'avais fini par maîtriser ces dernières années et qui me maintenait en un seul morceau pendant que le reste de ma vie se désintégrait autour de moi.

— Désolée, grimaça Sophie en plissant le nez avant d'ajuster ses lunettes. Elle... Enfin, elle n'a pas beaucoup changé. Bref, tout semble être en ordre.

Elle me rendit les documents que mon avocat m'avait donnés la veille, avec ma nouvelle carte de sécurité sociale, que je glissai dans l'enveloppe. L'ironie de l'image ne m'échappa pas : ma vie s'était effondrée, et pourtant, la manifestation physique de cette dissolution était solidement maintenue par une agrafe parfaitement plantée à quarante-cinq degrés.

— Je n'ai rien lu de la décision, hein... tenta-t-elle pour me rassurer.

— C'est paru dans *Celebrity Weekly* ! gazouilla Juliet, quelque part derrière elle.

— Tout le monde ne lit pas ces torche-culs ! répliqua Sophie par-dessus son épaule, puis elle m'adressa un sourire peiné. Nous sommes tous très fiers de la façon dont tu as gardé la tête haute... dans cette histoire.

— Merci, Sophie, répondis-je en ravalant la boule qui s'était formée dans ma gorge.

La seule chose qui était pire que l'échec de mon mariage – mariage dont tout le monde avait tenté de me dissuader –, c'était de voir mon malheur et mon humiliation s'étaler sur chaque site internet et chaque magazine qui approvisionnaient les amateurs de potins se repaissant de tragédies personnelles au nom d'un plaisir coupable. Garder la tête haute et la bouche fermée quand les caméras étaient braquées sur moi était exactement ce qui m'avait valu le surnom de « Reine de Glace » ces six derniers mois, mais si c'était le prix à payer pour conserver ce qu'il me restait de dignité, je l'acceptais sans ciller.

— Alors... je peux te dire « Bienvenue à la maison » ? Ou tu ne fais que passer ?

Elle me tendit un petit document qui ferait office de permis temporaire, en attendant que je reçoive le nouveau par courrier.

— Non, je rentre pour de bon.

Ma réponse aurait tout aussi bien pu être diffusée sur la radio locale. Juliet s'assurerait que tout le monde à Poplar Grove soit au courant avant l'heure du dîner.

— Alors, bienvenue à la maison ! répondit Sophie avec un sourire radieux. J'ai entendu dire que ta mère était en ville, aussi.

Mon ventre se noua aussitôt.

— Ah bon ? Je... Je ne suis pas encore passée à la maison.

*J'ai entendu dire* signifiait que ma mère avait été vue soit dans l'une de nos deux supérettes, soit au pub. La deuxième option était beaucoup plus plausible. Enfin, peut-être était-ce une bonne...

*Stop. Ne va pas plus loin.*

Penser que ma mère puisse être ici pour m'aider ne se terminerait qu'en amère déception. Elle voulait forcément quelque chose. Je m'éclaircis la voix.

— Comment va ton père ?

— Très bien ! Ils pensent que cette fois, c'est la bonne. (Son expression s'assombrit aussitôt.) Je suis vraiment désolée de ce qui t'est arrivé, Georgia. Je ne peux même pas imaginer, si mon mari... (Elle secoua la tête.) Bref, tu ne méritais pas ça.

— Merci.

Mes yeux se posèrent sur son alliance.

— Tu diras bonjour à Dan pour moi.

— Entendu.

Je sortis dans la lumière de fin d'après-midi qui conférerait une lueur rassurante et légèrement rockwellienne à Main Street et poussai un soupir de soulagement. J'avais récupéré mon nom, et la ville était exactement comme dans mes souvenirs. Des familles se promenaient, profitant

de ce beau temps d'été, et des amis discutaient avec en toile de fond les Rocheuses. Poplar Grove disposait d'une population plus petite que son altitude, assez grande pour exiger une demi-douzaine de feux rouges, et tellement unie que la vie privée était une denrée rare. Oh, et nous avions une excellente librairie.

On pouvait remercier ma grand-mère, pour ça. Enfin, c'était mon arrière-grand-mère, mais je l'avais toujours appelée comme ça.

Je jetai les papiers sur le siège avant de ma voiture de location puis marquai un instant de pause. Ma mère était probablement à la maison – je ne lui avais jamais demandé de me rendre sa clé, après l'enterrement. Soudain, je n'étais plus si pressée de rentrer. Ces derniers mois m'avaient vidée de toute compassion, de toute force et même de tout espoir. Je n'étais pas certaine de pouvoir faire face à ma mère quand il ne semblait me rester que de la colère.

Mais j'étais de retour chez moi, là où je pourrais recharger mes batteries jusqu'à être à nouveau entière.

*Recharger.* C'était exactement ce que j'avais besoin de faire avant de voir ma mère. Je traversai la rue pour rejoindre *The Sidetable*, la fameuse boutique que ma grand-mère avait montée avec l'une de ses plus proches amies. Selon le testament qu'elle avait laissé, j'étais désormais bailleuse de fonds. J'étais... tout.

Ma poitrine se comprima à la vue du panneau « À vendre » devant l'ancienne animalerie de Mr Navarro. Cela faisait un an que Grand-mère m'avait appris sa mort, et c'était un bien immobilier de premier ordre, sur Main Street. Pourquoi aucune boutique n'avait ouvert à la place ? Poplar Grove connaissait-il des difficultés ? Cette éventualité me tordit le ventre comme si je venais d'avalier du lait avarié. J'entrai dans la librairie.

Ça sentait le parchemin et le thé, le tout mêlé d'une pointe de poussière et de ce doux parfum familier qu'était mon

chez-moi. Je n'avais jamais été capable de trouver quelque chose d'un tant soit peu proche de cet effluve rassurant, dans les boutiques que j'avais parcourues quand je vivais à New York. Le chagrin me picota les yeux dès que l'odeur me frappa les narines. Cela faisait six mois que Grand-mère nous avait quittés, et elle me manquait terriblement. Elle avait laissé un trou si grand dans ma poitrine que je ne savais pas comment je faisais pour tenir debout.

— Georgia ?

Mrs Rivera resta un instant bouche bée avant de me gratifier d'un énorme sourire, derrière son comptoir, le téléphone calé entre son oreille et son épaule.

— Tu veux bien patienter une petite minute, Peggy ?

— Bonjour, Mrs Rivera, dis-je en lui rendant son sourire et en saluant de la main ce visage familial et accueillant. Ne raccrochez pas pour moi. Je viens en coup de vent.

— Quel bonheur de te voir ! (Elle jeta un coup d'œil vers le téléphone.) Non, pas toi, Peggy. Georgia est là ! (Ses yeux bruns chaleureux trouvèrent à nouveau les miens.) Oui, cette Georgia-là !

Je la saluai à nouveau tandis qu'elle reprenait sa conversation puis partis vers la section « Romance », où Grand-mère avait un meuble entier réservé aux livres qu'elle avait écrits. J'attrapai son dernier roman publié et ouvris la jaquette afin de pouvoir contempler son visage. Nous avions les mêmes yeux bleus, mais elle avait arrêté de teindre ses cheveux qui avaient un jour été noir corbeau autour de son soixante-quinzième anniversaire, l'année après que ma mère m'eut jetée sur le pas de sa porte pour la première fois.

Sur cette photo, elle portait ses plus belles perles et un chemisier en soie, alors que dans la vraie vie, on ne la voyait qu'en salopette, en général tachée de la terre du jardin, et avec un chapeau de paille assez grand pour masquer tout le comté, mais son sourire était le même. J'attrapai un livre

plus ancien, simplement pour voir une deuxième version de ce sourire.

Le carillon de l'entrée tinta, et un instant plus tard, un homme armé d'un téléphone portable se mit à parcourir la section « Littérature générale », juste derrière moi.

— « Une Jane Austen des temps modernes », murmurai-je en lisant la citation qui figurait sur la couverture.

Je n'avais jamais cessé d'être impressionnée par le fait que ma grand-mère, l'âme la plus romantique que j'aie jamais connue, ait passé la plus grande partie de sa vie seule, à écrire des livres sur l'amour quand elle n'avait pu l'expérimenter qu'une poignée d'années. Même quand elle avait été mariée à Grand-père Brian, ils n'avaient eu que dix ans avant que le cancer ne l'emporte. Peut-être les femmes de ma famille étaient-elles maudites, en matière d'histoires de cœur...

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? lança l'homme derrière moi.

Mes sourcils se dressèrent, et je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Il tenait un livre de Noah Harrison, sur lequel – allez savoir pourquoi – deux personnages étaient l'un face à l'autre, leurs lèvres s'effleurant presque. Un classique.

— Étant donné que j'avais autre chose à faire que de regarder mes e-mails dans les Andes, oui, c'est la première fois que je vois le nouveau.

Il prit alors un autre Harrison, la rage exsudant de tout son corps. Il mit les deux romans côte à côte : deux couples différents, même pose. Je préférais clairement m'en tenir à ma sélection.

— Le problème, c'est qu'ils sont identiques, tiens ! Tu peux me dire ce qui clochait avec l'ancien ? Oui, je suis énervé ! Je viens de me taper dix-huit heures de vol, et au cas où tu aurais oublié, j'ai coupé court à mes recherches

juste pour être ici. Je te dis qu'ils sont identiques ! Attends, je vais te le prouver. Mademoiselle ?

— Oui ?

Je pivotai légèrement et levai les yeux pour me retrouver nez à nez avec les deux couvertures. Niveau bulle personnelle, j'avais connu mieux.

— Vous voyez une différence ?

— Non. Ils sont totalement interchangeables.

Je reglissai l'un des livres de Grand-mère sur son étagère et lui murmurai mentalement un petit au revoir, comme je le faisais chaque fois que j'ouvrais un de ses romans, en librairie. Le manque se ferait-il un jour moins douloureux ?

— Voilà ! Parce qu'ils ne sont pas censés se ressembler ! aboya le type.

J'espérais qu'il s'adressait à la pauvre âme qui se trouvait à l'autre bout du fil, car si c'était à moi qu'il parlait sur ce ton, ça n'allait pas se passer comme ça.

— Pour sa défense, tous ses bouquins se ressemblent, marmonnai-je.

*Oups.* C'était sorti avant que j'aie le temps de m'autocensurer. Il faut croire que mon filtre était aussi HS que mes émotions.

— Désolée... ajoutai-je en me tournant vers lui.

Je dressai alors la tête jusqu'à découvrir deux sourcils bruns dressés d'étonnement, par-dessus deux yeux aussi bruns. *Ouah.*

Mon cœur piétiné eut un soubresaut – comme toutes les héroïnes des bouquins de Grand-mère. C'était l'homme le plus charmant que j'aie jamais vu, et en ma toute nouvelle qualité d'ex-épouse de réalisateur, j'avais pourtant vu défiler pas mal de monde.

*Je t'arrête tout de suite, ma belle. Tu es immunisée contre les beaux mecs,* me prévint aussitôt la partie logique de mon cerveau, mais j'étais bien trop occupée à le dévorer du regard pour écouter.



— Ils ne se ressemblent pas... commença-t-il avant de cligner des yeux. Je te rappelle.

Puis il passa les deux livres dans une main pour raccrocher et empocher son téléphone.

Il avait à peu près le même âge que moi – fin de la vingtaine, peut-être début de la trentaine –, faisait au moins un mètre quatre-vingts, et sa tignasse noire qui lui donnait l'air de sortir tout juste du lit retombait sur une peau couleur olive avant de rejoindre ces sourcils bruns toujours dressés et ces yeux d'un marron incroyable. Il avait un nez aquilin, des lèvres délicieusement charnues qui ne servaient qu'à me rappeler le temps passé sans être embrassée, et son menton portait l'ombre d'une légère barbe. Son visage était tout en lignes nettes et précises, et au vu des muscles de ses avant-bras, j'aurais parié l'intégralité de la librairie qu'il fréquentait régulièrement les salles de muscu... et probablement les chambres à coucher.

— Excusez-moi... Vous venez de dire qu'ils se ressemblaient tous ? me demanda-t-il d'une voix lente.

Je clignai des yeux. *Ah oui, les livres.* Je me giflai mentalement pour avoir perdu le fil de mes pensées devant un joli minois. Cela faisait à peine vingt minutes que j'avais récupéré mon nom, et je n'étais pas près de me réintéresser à un homme. De toute façon, il n'était même pas du coin. Avec ou sans dix-huit heures de vol, ses fringues haut de gamme pouaient le sur-mesure, et les manches de sa chemise de lin blanc étaient roulées dans ce style casual qui n'avait absolument rien de casual. Les hommes de Poplar Grove ne s'embarrassaient pas de pantalons à mille dollars et n'avaient pas l'accent new-yorkais.

— Bah oui, plus ou moins. Un garçon rencontre une fille, ils tombent amoureux, il leur arrive une tuile et quelqu'un meurt, répondis-je avec un haussement d'épaules, pas peu fière de ne pas sentir mes joues brûler. Ajoutez à cela un conflit judiciaire, un peu de sexe insatisfaisant mais assez

poétique, et peut-être une scène sur la plage, et vous avez le tableau complet. Si c'est votre truc, vous pouvez prendre l'un comme l'autre.

— Insatisfaisant ? (Ses sourcils se rapprochèrent tandis qu'il balayait les deux livres des yeux, avant de revenir sur moi.) Il n'y a pas *toujours* quelqu'un qui meurt.

Bon, apparemment, il avait déjà lu du Harrison.

— D'accord, quatre-vingts pour cent du temps. Allez-y, vous verrez par vous-même. C'est pour ça qu'il est là, ajoutai-je en désignant le panneau « Littérature générale », et non ici, conclus-je en pivotant vers le panneau « Romance ».

Il resta bouche bée l'espace d'une milliseconde.

— Ou peut-être que ses histoires vont au-delà du sexe et des attentes irréalistes...

*Pardon ?* Là, son charme perdit quelques points. Je me dressai sur mes ergots.

— La romance, ce n'est pas *du sexe et des attentes irréalistes*. Il s'agit d'amour et du fait de braver l'adversité par le biais de ce qu'on peut considérer comme une expérience universelle.

C'était ce que m'avaient appris Grand-mère ainsi que les milliers de romans d'amour que j'avais dévorés ces vingt-huit dernières années.

— Et apparemment, de sexe *satisfaisant*, ajouta-t-il en haussant un sourcil.

J'intimai à ma peau de ne pas réagir à la manière dont ses lèvres semblaient caresser ce mot.

— Écoutez, si vous n'aimez pas le sexe, ou que vous êtes mal à l'aise à l'idée qu'une femme puisse embrasser sa sexualité, cela en dit plus sur vous que sur ce style de littérature, non ? répliquai-je en inclinant la tête. Ou alors, ce sont les *happy ends* qui ne vous plaisent pas ?

— Je n'ai absolument rien contre le sexe, les femmes qui embrassent leur sexualité ou encore les *happy ends*, grommela-t-il.

— Dans ce cas, ces livres ne sont définitivement pas pour vous, parce que la seule chose qu'ils embrassent, c'est la tristesse universelle, mais si c'est ce qui vous branche...

*Tu remiseras ton costume de Reine de Glace au placard une prochaine fois...* Voilà que j'étais en train de débattre avec un parfait inconnu, en pleine librairie.

Le type secoua la tête.

— Ce sont des histoires d'amour. C'est écrit ici.

Il brandit une couverture sur laquelle... ma grand-mère avait écrit une phrase. Sa *fameuse* phrase. Celle que son éditeur lui avait réclamée si souvent qu'elle avait fini par céder, et elle ne leur avait pas laissé d'autre choix que celui de se débrouiller avec ce qu'elle avait proposé.

— « Personne n'écrit des histoires d'amour comme Noah Harrison », lus-je, un sourire titillant mes lèvres.

— On peut dire que Scarlett Stanton est une autrice plutôt respectée, dans cette branche, non ? déclara-t-il avec un sourire atrocement sexy. Si elle dit que c'est une histoire d'amour, alors c'en est une.

Comment un homme aussi sublime pouvait-il se révéler aussi pénible ?

— Scarlett Stanton était *sans aucun doute* l'autrice de romances la *plus* respectée de sa génération.

Puis je secouai la tête, rangeai le livre de Grand-mère à sa place et tournai sur mes talons avant d'arracher les yeux de ce type qui osait parler d'elle comme s'il la connaissait.

— Donc je peux suivre ses recommandations sans crainte ? Si je veux lire une histoire d'amour. Ou peut-être n'approuvez-vous que celles qui sont écrites par des femmes ? lança-t-il derrière moi.

*Sérieusement ?* Je pivotai au bout de l'allée pour lui faire face, cédant à mon agacement.

— Ce que vous ne voyez pas, dans cette citation, c'est le reste.

— Comment ça ?